

Sur la mort de Lénine

Umberto Terracini

Source : «L'Humanité – Supplemento settimanale in lingua italiana», 1ere année, n°9, 1er mars 1924, p. 3. Traduction et notes pour MIA.

Moscou, février 1924

Le passage dans la *Plosciadj Sverdlova* n'était guère facile en cette soirée du 19 janvier: les maigres chaînes de soldats, de maladroits fantassins en peaux de chèvres d'où dépasse la lame étincelante d'une baïonnette, séparés l'un de l'autre de dix pas, isolent l'imposant édifice du Grand Théâtre. En haut, sur le toit de la façade monumentale, des éclairs de lumière rouge tranchent brutalement avec la blancheur cristalline de la neige glacée : c'est une étoile à cinq branches, la faucille et le marteau, les faisceaux de blés et les inscriptions sur une banderole :

« XI Vseross. S'esd Sovietov rab. Kr. Krasn. i Kas. Deput. ».

La grande salle du théâtre, où les ors et les velours se marient harmonieusement dans le faste impérial qui fut cher à la noblesse tsariste disparue, accueille le 11e Congrès pan-russe des Soviets. Et les deux mille députés - ouvriers, paysans et soldats - venus de toutes les régions de Russie entament une brève et dense séance de travail. Alors que j'entre dans notre loge, sans regarder les tribunes - dans la grande loggia au centre sont rassemblés les représentants des puissances étrangères - deux députés, carrés et massifs, sont en train de gravir l'estrade pour rejoindre la tribune des orateurs, marchant courbés sous la charge de quelque lourd objet, enveloppé dans un drap rouge. Et lorsqu'ils arrivent à un siège, ils défont soudain leur paquet et élèvent, bras tendus, un projectile de canon de gros calibre, tout brillant et bien forgé, au sommet de la tribune. Ce sont les députés des ateliers de Toula, le grand arsenal de la République soviétique. Et tandis que l'un d'eux caresse lentement de ses mains la forme parfaite du métal, l'autre prend la parole :

« *Tovarish !* » - camarades - « *les ouvriers de Toula offrent à la présidence du Congrès cet obus sorti de leurs ateliers et souhaitent que nos travaux soient aussi pleins de force et de puissance que leur cadeau. Les ouvriers de Toula savent que leur labeur est une assurance-vie pour l'État prolétarien et ils ont pris pour devise la phrase de Lénine : "Un fusil bien fabriqué vaut plus pour la révolution que cent discours bien conçus". Camarades ! Les ouvriers de Toula nous ont confiés autre chose pour vous : des vœux pour que notre Ilitch se rétablisse et revienne parmi nous. "*

Rien ne pourrait reproduire la douceur et l'émotion de cette voix, d'abord crue et rude (« *que nos travaux soient aussi pleins de force et de puissance que notre cadeau* »), quand la naïve requête que « *notre Ilitch se rétablisse et revienne parmi nous* », s'est élevée dans le silence.

Le 22 janvier est un jour de deuil et de célébration pour les travailleurs russes. Il y a dix-huit ans, jour pour jour, devant le Palais d'Hiver de Petrograd, la procession des travailleurs affamés – avec le pope Gapone ^[1] en tête, entouré d'icônes et de bannières consacrées - qui allaient en psalmodiant mendier

[1] Gapone, Georgi Apollonovitch (1870–1906), prêtre orthodoxe, dirigeant d'une organisation ouvrière et agent de l'Okhrana, la police secrète tsariste. A organisé la procession des ouvriers de Saint-Petersbourg voulant adresser une pétition au tsar Nicolas II le 9 (22) janvier 1905 qui fut réprimée dans le sang. Après avoir fui à l'étranger, il revient en Russie en 1906 où, démasqué comme provocateur, il fut assassiné par un militant Socialiste-révolutionnaire

au tsar un peu de travail et quelques miettes de pain, se fracassa contre les salves des fusils. Des centaines de personnes furent tuées. Mais la réaction violente des larges masses, la floraison rapide des Soviets des ouvriers, portèrent le premier coup qui ébranla la forteresse du régime : ce fut l'irruption bouleversante de la première révolution. L'œuvre admirable destinée à culminer douze ans plus tard, dans les journées d'Octobre 1917 venait de débiter et un homme, encore à moitié inconnu, dont le nom réel n'était connu que dans des cercles étroits d'émigrés russes de Suisse et de France, tira les leçons de l'expérience tragique de 1905 et détermina avec certitude son aboutissement.

À dix heures du matin, un appel téléphonique m'attire vers l'appareil. Une véritable torture sonore, le téléphone de l'Hôtel Lux ! Un combiné dans chaque chambre, trois cents chambres, soit trois cents téléphones et autant d'appels persécuteurs. Il ne se passe pas une minute sans qu'on nous appelle, et même la nuit ne vient pas à bout de la persistance de cette sonnerie incessante, qui rythme la vie bien remplie, intense et trépidante de ce petit centre international. Le matin du 22 janvier, à dix heures précises donc, le téléphone me rappelle son existence ;

— *[En français dans le texte :] Allô !*

— Camarade ! Je demande pardon: Mais je vous prie: est-elle vraie la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Alors vous ne savez pas ! Mais on dit que Lénine est mort !

— Allons camarade ! Tout cela est fou ! Lénine se portait bien jusqu'à hier.

— Mais on m'a dit maintenant, dans le couloir...

— Oui. C'est toujours dans le couloir qu'on dit des bêtises. Hier soir à sept heures j'étais au Kremlin et personne ne parlait d'une aggravation...

— Je vous remercie vivement...

Il me semble incroyable que le penchant russe au « canard » ait pu aller si loin ! J'ai l'impression d'être face à un cas d'école : au centre de la République soviétique, à quelques verstes de la résidence des Commissaires du Peuple ; le même ragot idiot qui remplit périodiquement depuis deux ans les colonnes des journaux bourgeois européens, court et se répand partout. Et je regrette soudain de n'avoir pas traité plus rudement ce camarade, ce délégué responsable, qui, au lieu de briser la chaîne de transmission de la rumeur, me l'a transmise sans ciller. Mieux vaut reprendre contact avec lui tout de suite, avant que sa sottise crédule ne fasse sonner d'autres alarmes dans d'autres pièces et ne bouleverse quelqu'un de moins calme et de moins raisonné que moi.

Je tends la main vers le récepteur mais à ce moment précis, le téléphone sonne à nouveau.

— Allô ?

— Allô Dites-moi, que se passe-t-il ?

— De quoi ?

— F. a frappé chez moi il y a une heure et il m'a dit, à travers la porte entr'ouverte « Quel grand malheur ! » et ensuite il a filé.

— Ha ! Je savais bien qu'il continuerait à diffuser son défaitisme ! Quand tu penses que F. soutient que Lénine serait...

— Mais V. aussi me l'a dit il y a un instant, avec certitude.

— Arrêtez avec cette fausse rumeur ! Dans une heure tout le monde va commencer à la répéter et je vais finir par la croire moi aussi.

Et je raccroche avec colère.

De la fenêtre, la rue apparaît à moitié déserte ; c'était un jour de congé et les gens préfèrent rester chez eux pour ne pas devoir subir la morsure d'un froid à moins 15 degrés sous zéro. Quelques rares traîneaux passent en faisant crisser la glace qui vitrifie le sol. Et à l'angle de l'immeuble d'en face, un homme emmitouflé accroche un ruban noir à un drapeau écarlate.

Je ressens comme un grand vide dans mon cœur et me retourne, presque avec crainte, vers ma compagne et lui demande en montrant l'homme du doigt :

— Pourquoi met-il un ruban de deuil ?

— C'est l'anniversaire du 22 janvier 1905. Pour certains c'est un jour de fête, mais pour d'autres c'est un jour de deuil...

Voilà ! Le calme et la raison incarnés ! Même ma mémoire s'était embrouillée. C'est l'anniversaire des événements sanglants de janvier 1905, bien sûr. Je me souviens d'un impressionnant tableau que j'avais admiré dans la « Maison des paysans » à l'exposition de Moscou l'été précédent, et dans lequel on voyait la saisissante scène du massacre – des amoncellements de corps décharnés recouverts de neige, juste devant la superbe résidence d'hiver de l'empereur – reproduite avec une vérité magistralement maîtrisée. Le deuil était pour tous ces morts...

Et à nouveau la sonnerie du téléphone retentit :

— Genosse ! Sind sie gestern abend bei [Zinoviev](#) gewesen ? Ja ? Also können sie mir etwas sagen...

— Ach so. Ja, den Beschluss über die deutsche Frage...

— Nein, nein. Ich bitte, über Lenin, über Sein Tod... ^[2]

Il est impératif de demander à quelqu'un d'autorisé un démenti... ou bien la confirmation; je me décide alors à appeler le Kremlin.

— Allô : Le Kremlin ? Secrétariat de Zinoviev ! Allô ! S'il vous plaît, dites moi quelle est la raison de tout ce...

— C'est vous, camarade Terracini ? Je vous prie de venir au plus vite : Au Kremlin dans la salle habituelle. Le Présidium est convoqué de toute urgence.

Lénine est mort

La voiture traverse rapidement les rues peu animées : les drapeaux en deuil étaient très nombreux : d'autres, éclatants, étaient en train de s'assombrir.

Le pape Gapone ? Je ne vois plus dans mon imagination le grand tableau de l'exposition. J'arrive au

[2] — Camarade ! Vous étiez chez Zinoviev hier soir ? Oui ? Alors pouvez-vous me dire quelque chose...

— Oh, je vois. Oui, la décision sur la question allemande...

— Non, non. S'il vous plaît, sur Lénine, sur sa mort...

grand pont crénelé qui relie la ville au Kremlin : je le traverse d'un pas rapide et passe à travers le long hall d'entrée de la tour où j'arrive sur la première place, devant la petite porte de la maison de Zinoviev. [Radek](#) se promène en s'enfonçant dans la neige épaisse. J'entre. Les membres du Présidium de l'Internationale sont déjà tous là. Dans son divan, à sa place habituelle, je vois [Zetkin](#), elle pleure en silence, sans hoquet, ses boucles blanches dépassent de son écharpe de laine. Appuyé contre le battant de la porte, [Boukharine](#) a les yeux rivés au sol et c'est en vain que je cherche chez lui son habituel salut juvénile et souriant. Les autres, assis autour de la table, se taisent. Je n'ai pas le temps de dire quoi que ce soit ou de préciser mes pensées pour caractériser l'impression glaciale qui me saisit en entrant ; Zinoviev apparaît à la porte, marche à pas lents vers le grand pupitre, pose la main sur le dos du fauteuil, et, tournant vers nous son visage fatigué, parle à voix très basse :

— Camarades, Lénine n'est plus. Il a souffert une crise fulgurante hier soir à 18h. Seul Boukharine était là. Lénine est mort. Hier soir à 18h50...

Toute la nuit, de une heure à huit heures, le C.C. avait siégé pour discuter de la situation ; une nouvelle époque commençait avec le formidable héritage.

Depuis qu'il est mort, il est maintenant possible de savoir en quel lieu il avait été protégé, sous une jalouse surveillance, de tous les échos ou des perturbations de la vie : c'était à Gorki, à 36 verstes de Moscou, dans une région de collines basses, comme son nom l'indique. Pendant une année entière, il avait été possible de garder le secret, et la maison silencieuse, cachée dans la campagne, à trois bons kilomètres du village le plus proche, n'avait été accessible qu'aux quelques camarades du Bureau politique du Parti. Dans cette maison, il y avait deux femmes avec le malade ; [Kroupskaïa, Nadejda Konstantinovna](#), qui assura le rôle d'infirmière, douce et forte comme elle l'avait déjà été il y a longtemps en tant que compagne d'exil et d'émigration et comme collaboratrice du secrétaire du parti communiste du temps de l'illégalité. Kroupskaïa, c'est la femme de Lénine. Était également présente sa sœur, une vieille militante communiste. Il y a quelques semaines, seules quelques personnes supplémentaires avaient pu entrer dans la maison, car le mal semblait avoir été vaincu une fois pour toutes. Comme par miracle, Lénine revenait à la vie, et bien que prostré par les très dures crises de l'hiver, il avait progressivement repris possession de l'usage de ses membres et semblait reprendre une vigoureuse énergie.

Il était ainsi à nouveau capable de faire de longues promenades. Seule sa parole était encore difficile, mais le docteur Forster, à qui, entre autres, le malade avait été confié, disait avec confiance à ceux qui l'interrogeaient : « *Je ne m'appelle plus Forster s'il ne parle pas bientôt comme avant !* ».

Cette phrase avait même été répétée au C.C du Parti communiste russe, dont les membres avaient tout récemment été autorisé à visiter Lénine et qui l'avaient retrouvés vers la moitié du mois de janvier. Ainsi, au retour de sa visite, à peine descendu du train, l'un d'entre eux nous avait brièvement transmis la bonne nouvelle par téléphone. Il allait revenir, le « Vieux », le chef, le camarade, cet homme qui, bien qu'isolé de tous depuis un an, continuait à dominer spirituellement chaque fait et geste de l'immense république. Et quelles contributions n'allait-il pas apporter à son Parti, aux travailleurs de son pays, au parti communiste international, face aux problèmes les plus redoutables de l'histoire, lui qui a toujours trouvé sans faillir la meilleure voie et la meilleure méthode en toute circonstance, que ce soit lors de l'attente fiévreuse des préparatifs, dans les luttes partielles ou dans l'action décisive, au moment de la victoire et dans l'exercice du pouvoir. Oui, il allait revenir..

Et il revint, le matin du 23 janvier 1924. Mais ce fut dans une simple boîte en chêne couverte d'un drapeau rouge...

Le Retour depuis Gorki

La gare de Paveletzky est toute parée de deuil ; voiles noirs sur bannières écarlates. Sur la Place, à l'extérieur, quelques troupes et un affût d'artillerie tiré par huit chevaux ; entre la plate-forme et le

quai, une foule compacte attend, une très petite représentation du prolétariat moscovite et des organisations de l'État et du Parti admises à escorter rapidement le cercueil jusqu'au Palais des Syndicats.

J'arrive à la gare vers midi, et au loin, venant de la campagne, on entend le faible son d'une sirène d'usine. Après quelques instants, une autre sirène, plus proche celle-là, siffle longuement, et immédiatement une troisième usine lance son hululement plus près encore, vers la droite.

Le convoi funèbre est en route, et les usines qu'il croise, en traversant lentement les vastes faubourgs de Moscou, rythment sa progression. Ce cri perçant et modulé produit dans l'âme un sentiment de consternation. Oh, que le train de la douleur arrive enfin, et qu'ainsi cesse cette plainte aiguë des usines qui semble vouloir graver dans nos cerveaux, par ondes incessantes, la réalité tragique ! Ainsi, pour échapper à cette angoisse, nous espérons assister au plus vite à l'horrible moment où nous verrons - alors que jusqu'alors nous le savions seulement - la dépouille de Lénine. Un sifflement très proche me fait sursauter ; le train entre lentement en gare. Une musique entame la « *Marche pour les morts de la révolution* ». La foule, hésitante, se joint au chant.

Combien de fois, au cours de ces dernières années, le signal de cette chanson nous avait-il été donné par lui ! Un souvenir me traverse l'esprit, celui de la séance d'ouverture du troisième congrès de l'Internationale communiste, dans le grand Opéra où un millier de délégués de cinquante-quatre nations rendirent hommage dans un chœur solennel aux morts prolétaires de nombreux pays : Finlande, Lettonie, Pologne, Allemagne, Hongrie : au premier rang se trouvait Vladimir Ilitch.

Le cercueil sort du wagon ; six hommes le reçoivent dans leurs bras avec un amour inquiet et se mettent en marche. Comme la foule se rapproche, je vois soudain les visages des porteurs : Zinoviev, [Kamenev](#), [Kalinine](#), Staline, [Rykov](#)... Les camarades de vingt ans de lutte ne voulaient pas renoncer à la douloureuse tâche de l'accompagner une dernière fois, en l'entourant, sous le poids de son corps inanimé et sans vie. Derrière le cercueil, la foule commence à se rassembler. La gare a été rapidement dépassée: aucune cérémonie inutile n'a retardé le départ. Le cercueil et ses porteurs apparaissent bientôt en haut des marches menant à la place. D'un geste spontané et rapide, le drapeau rouge qui recouvre le cercueil est enlevé, le couvercle soulevé, et la dépouille est offerte à la vue de la ville qui l'attendait. La tête formidable, apparaît ; le grand cerveau où s'étaient tracées et organisées les idées qui avaient donné forme au monde nouveau, où le génie avait jailli, foudroyant les obstacles et éclairant le but, où les rêves et la volonté des masses avaient été réfléchis et concrétisés ; la puissante tête où, deux jours plus tôt, un invisible vaisseau artériel céda de manière soudaine, minuscule instrument d'une perte irréparable.

A travers Moscou

Et c'est ainsi que, sans couvercle et sans voile, sous une neige légère, il est porté, à travers les rues de Moscou vers le Palais des Syndicats. Tout au long du parcours, tous les deux mètres, s'alignent les soldats rouges de la garnison de Moscou ; à intervalles réguliers une troupe plus nombreuse encadre un étendard de régiment.

Pour la dernière fois, Lénine parcourt les rues de sa ville, accompagné de ses camarades, qui n'ont pas voulu déposer le cercueil sur l'affût d'artillerie tiré par les huit chevaux. Ils l'accompagnent, comme pendant les années lointaines de sa jeunesse studieuse, comme au temps de la première organisation du parti bolchevique, comme depuis son retour d'exil, comme pendant les années de guerre, comme pendant les jours de la Révolution et comme dans la victoire. Et Moscou, qui s'était soulevée, fouguese et formidable, à son appel à la lutte, qui avait écouté sa parole entraînante des tribunes de toutes ses places, qui l'avait suivi sans hésiter dans toutes les expériences et les nouveaux labeurs, Moscou l'accueille à nouveau et a mis pour lui à l'arrêt la vie fiévreuse de cette capitale ouvrière, à présent silencieuse et immobile.

La musique du chant funèbre des morts de la révolution est reprise de carrefour en carrefour. Dès que le cercueil entre dans la *Dom Soyustof* - la Maison des Syndicats - la foule, rompant le cordon, se précipite vers la porte. Il est deux heures de l'après-midi, et ce n'est qu'à sept heures du soir que devait commencer le défilé devant la dépouille. La grande place adjacente à la Maison se remplit rapidement, d'abord en une masse confuse et ondulante, puis, spontanément et graduellement la foule s'assemble en une colonne ordonnée sur des rangs de six personnes. Six années de révolution et de lutte ont donné aux foules russes une auto-discipline inconnue des autres pays, qui évite et annihile les désordres chaotiques propres à ces grands rassemblements.

De plus en plus de gens affluent. Au départ de la porte du *Dom Soyoustof*, la colonne suit de manière rigide la longueur de la place. Mais ensuite, face à l'accumulation incessante de nouveaux arrivants, elle commence à serpenter en s'alignant sur les courbes et les angles jusqu'à tracer un cercle autour de l'Église à quatre coupes, qui semblait presque avoir été plantée là par caprice pour bloquer le passage, [...] La triste nouvelle toucha toute la ville et peu à peu tous prirent leur place dans le gigantesque défilé qui dura de manière ininterrompue pendant quatre jours et quatre nuits. Ce défilé portait au pied du mort la passion et l'angoisse de toute la Russie. [...]

L'ultime salut

L'heure fixée pour le début de l'ultime cérémonie, la seule qui avait été accordée par la volonté collective du C.C du Parti et de Kroupskaïa, était à sept heures de l'après-midi. Mais à quatre heures, face à la pression incessante de la foule, on décide d'ouvrir les portes. Et pour un instant, toutes les voix se taisent.

Puis la longue colonne se met en branle et les premières personnes pénètrent lentement dans la Maison. Au premier étage, la Salle des Colonnes avait été aménagée en chambre mortuaire. Sur les parois immaculées se trouvent les drapeaux des grandes organisations prolétariennes de Moscou, en velours et ors. Au centre, quatre palmiers forment une étroite voûte de verdure et autour des lampadaires chargés de centaines d'ampoules des crêpes noires tamisent la lumière. Entre les palmiers se trouve le cercueil, placé en hauteur, légèrement incliné, avec quelques couronnes et des fleurs disposées sur de larges drapeaux écarlates. Dans le cercueil découvert, la dépouille est vêtue d'un habit gris. Le grand mort a une garde d'honneur, huit élèves-officiers de l'Armée rouge quadrillent le cercueil. Mais, gardiens encore plus puissants et dignes, quatre communistes choisis parmi les plus anciens camarades de Lénine ; ou parmi les héros de 1917-1918 ; ou parmi les chefs de la République soviétique ou enfin parmi les représentants des partis adhérents à l'Internationale communiste, se relayent toutes les dix minutes.

Tous les hommes les plus connus et les plus aimés par le prolétariat russe et mondial eurent ce triste et insigne honneur. Quels entretiens merveilleux et désespérés ont-ils pu avoir avec le chef et le maître au cours de ces instants, enfermés dans le cercle mobile du défilé de la foule, bercés par la légère onde sonore du concert funèbre. Ils devaient avoir l'impression de se retrouver seul avec lui tant sa proximité captivait chaque sens et chaque pensée.

Débouchant de deux grandes portes la foule passe autour du cercueil sur deux lignes ; l'une défile à sa droite, l'autre à sa gauche et elles se réunissent ensuite derrière ses épaules, formant autour du cercueil comme un anneau ondoyant et vivant qui pendant quatre jours enlaça sans pause le mort dans une étreinte symbolique.

Cette foule arrive de la place bruyante, entre et se tait. Lorsqu'on monte les marches du premier, on entend à peine la musique funèbre, assourdie et lente. On avance vers elle comme en suivant son appel tragique. Et voilà que l'on entre dans la salle, poussé et entraîné par cette colonne infinie et toujours en mouvement. Soudain le défunt apparaît, couché dans son cercueil, la tête soulevée par quelques coussins, les mains croisées sur le torse et, seul signe apparent du formidable pouvoir qui s'était cristallisé en cet homme, le petit insigne rouge de commissaire du peuple accroché à sa veste. Chaque

regard se fixe sur lui, sur le visage pâle où ses yeux pleins de bonté souriante et d'humour subtil sont fermés pour toujours. Personne ne parle et l'on entend aucune plainte ni aucun pleurs, mais une tension extrême et angoissante sature l'atmosphère. De temps en temps, vers la sortie, un cri inarticulé brise le silence, glace les cœurs et tout de suite après le désordre dans la file indique l'endroit où quelqu'un s'est évanoui, comme écrasé par le poids de cette douleur sourde et universelle.

Cette procession populaire dure pendant quatre jour et quatre nuit. Des masses de travailleurs campent sur la place et dans les rues en attendant leur tour. De grands feux ponctuent la colonne aux carrefours et autour de ces feux se rassemblent ceux dont les mains et les pieds ont commencé à geler à cause d'un froid de -30 degrés. Les deux premiers jours seuls les habitants de Moscou alimentent le gigantesque défilé, puis commencent à affluer les représentants prolétariens de villes plus lointaines, avec drapeaux et couronnes. Arrivent enfin les paysans des campagnes. Ils entrent par toutes les portes de la capitale en longues files disciplinées et, immédiatement, sans s'être reposés, se rendent au palais funéraire avec leurs visages fatigués sur lesquels barbes et moustaches se sont transformées en étranges floraisons de glace, avec de larges bottes de velours refroidies par la neige des longues rues parcourues, avec des vêtements rigidifiés par le gel. Les longues banderoles indiquent le nom du district ou du village et avec des phrases naïves et passionnées, adressent le dernier salut des paysans à leur cher Ilitch.

Mardi 22 janvier, mercredi 23, jeudi 24, vendredi 25, samedi 26 et dimanche 27, jours de deuil pour 150.000.000 d'hommes, et journées décisives où les ennemis assistent avec étonnement à la preuve de la solidité indestructible de l'œuvre du géant qui venait de disparaître.

Lénine eut une merveilleuse puissance créatrice personnelle. Mais la force invincible de sa création se trouvait dans ce qu'il avait apporté à l'âme des masses avec sa volonté, son énergie, sa passion et ses convictions. Il avait fait de lui-même une multitude, il s'était transcendé dans une foule sans nombre. Chacune des centaines et des centaines de milliers de personnes qui passèrent pendant ces journées devant la dépouille n'y venaient pas uniquement poussés par la douleur, ni pour saluer le chef et le maître, mais venaient aussi pour recevoir de lui, presque matériellement, les consignes pour l'avenir. Chacun devenait la continuation infinitésimale de son œuvre encore inachevée, tous ensemble, foule infinie héritière de ses idées et de sa volonté.

L'inhumation

Il y eut un certain débat pour savoir où devait être inhumé le corps de Lénine. Au Palais des commissaires du peuple ? Sur la Place centrale du Kremlin ? Le long du mur interne ? Et puis, ce qui prévalut ce fut le projet plus simple mais plus cher au cœur des travailleurs, la tombe de Lénine se trouvera sur la Place Rouge, près de la tombe des morts d'Octobre 1917, près de celle de [Sverdloy](#), de [Vorovsky](#), dans cette allée étroite égayée l'été de mille fleurs, qui coure au pied de la grande muraille du Kremlin, et d'où les héros inhumés peuvent pour ainsi dire encore assister aux défilés du peuple lors de ses grandes manifestations.

Entre la grande statue de pierre blanche qui représente le travailleur et la basse et épaisse tribune de briques sur laquelle la voix de Lénine avait parlé à la foule, fut rapidement creusée une crypte funéraire. Et lorsque le matin du dimanche 27 janvier le cortège, quittant la *Dom Soyoustof*, arrive sur la Place rouge, un mausolée bas et sombre montre sa nouvelle silhouette sur le fond lumineux du bastion. En face de lui, un podium provisoire en bois accueille le cercueil.

Le défilé, interrompu par le transport de la dépouille, recommence. Autour du cercueil, huit élèves-officiers et quatre camarades se relayent toutes les dix minutes pour assurer la garde d'honneur. Mais désormais le mort est caché à la vue. Le cercueil est fermé et recouvert des drapeaux des soviets de Moscou et du Parti communiste de Russie. Au fur et à mesure que le cortège défile devant le podium, les porteurs de couronnes déposent leurs offrandes qui s'accumulent autour du mausolée, couvrent les murs, dépassent le toit et occupent ensuite par centaines toute l'allée des tombes des héros. [...]

Quelques minutes avant quatre heures, sept heures après avoir commencé, le défilé s'arrête. Et lorsque les quatre coups sonnent à l'horloge du Kremlin, une ultime et brève cérémonie commence. Une fois de plus, les vieux camarades du maître mort soulèvent le cercueil, et alors que des pleurs rompent le silence de cette vaste foule, devancé par les drapeaux des soviets et du parti, le petit groupe descend le petit escalier du podium, traverse les quelques mètres qui le sépare du mausolée, entre par son auguste porte et disparaît. Alors, la « *Marche aux morts de la révolution* » s'élève à travers les salves d'artillerie. Pendant quelques minutes, comme dans l'attente d'un événement inconnu, la foule courbe la tête, atterrée par la disparition du cercueil.

Puis les porteurs réapparaissent. Leur groupe remonte sur le podium : Kalinine, le président paysan ; Kamenev, Rykov, Zinoviev, Radek, Boukharine, Staline, [Bela Kun](#), [Tsiouroupa](#), [Tchitchérine](#), et au milieu Kroupskaïa Nadejda Konstantinovna, la veille militante bolchevique du temps de l'illégalité. Et face à la foule, ils entonnent le chant funèbre.

L'écho de ces quelques voix se diffuse sur les premiers rangs et se perd sans écho, mais à la seconde strophe la voix de la multitude se lève à l'unisson. Le monde entier chante dans ce cœur formidable. On croirait entendre le cri et la passion des millions et des millions qui, à ce moment là, depuis chaque partie du globe, dédient une pensée à ce petit morceau de terre où le cercueil rouge a disparu. Le chef, le maître, le guide, n'est plus. Le héros de la révolution n'est plus, celui qui avait dominé l'histoire, inspiré les masses, l'audacieux défiant tout un monde, le fondateur d'un ordre nouveau, celui qui ne pouvait pas être dépassé, celui qui ne pouvait pas être remplacé, n'est plus. Peut-être pour la première fois depuis six jours chacun prend pleinement conscience de ce qu'il se passe : face à ce mausolée sur lequel les couronnes commencent à se couvrir de neige, face à cette poignée d'hommes qui avaient descendus le long de l'auguste escalier le cercueil rouge et qui étaient maintenant revenus les mains vides avec un chant désespéré sur les lèvres.

... Lénine n'est plus ! Notre Ilitch ! Adieu ! Adieu !

Le chant est fini. Tout est fini. Mais un cri s'élève du podium, une main se porte vers la foule : « *Camarades, camarades ! L'Internationale !* ». Les drapeaux du soviets et du parti sont redressés. A travers leur crêpe noir, leur rouge éblouit comme un éclair.

... Camarades, camarades ! L'internationale !

Le chant émane de la multitude et dès les premières strophes des dizaines de musiciens entament l'hymne frémissant : l'onde sonore s'assemble, submerge la foule, s'élève et inonde tout ; le podium, le mausolée, l'allée des vieilles tombes, les deux mille couronnes, la statue des travailleurs, le mur du Kremlin, les tours et les coupes. Et les salves de canons tonnent une dernière fois.

Un frisson parcourt la foule et dix mille drapeaux sont soulevés par les fortes mains des ouvriers tandis que le défilé reprend sa marche dans la lumière flamboyante des feux et des phares.

Sur le podium, désormais vidé de son cercueil glorieux, restent deux drapeaux : celui des soviets et celui du Parti communiste de Russie, derrière lesquels sur la paroi brune du mausolée, apparaissait en lettre gigantesque un seul mot : *Lénine*. L'armée prolétarienne défile, répétant en vingt langues le puissant chant et tous les yeux se fixent sur ce nom et sur ces étendards : *Lénine, communisme, soviets*, symboles et lois de l'Internationale.